

# L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

N° 308 décembre 2006

*Par Philippe Bazin*

Les photographies de Frédéric Lefever nous montrent de façon répétitive, sérielle, des façades de magasins (première série) et des villas de bord de mer (seconde série). Nous sommes sans cesse en face de lieux fermés, voire abandonnés, le doute existant quant à l'occupation de ces bâtiments. Il s'agit peut-être d'un abandon récent, le temps n'a pas encore laissé ses traces. Les photographies, en couleur, cadrent d'une façon très serrée les magasins et un peu moins les villas. Autre battement ici, sur la nature de la position, plus ou moins avancée, du photographe. Les lumières sont ténues, peu expressives, pas d'ombres projetées, pas d'effets de contraste, laissant affleurer la couleur dans ses densités subtiles, dégradées, y compris quand tout semble noir et blanc. Parfois un «texte» vient s'ajouter, un prénom (Geneviève), une fonction (boucherie), mais aussi la projection d'un commerçant (blanc, salon René), enfin souvent rien. Dans cette incertitude supplémentaire, nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'une typologie des commerces ou des villas, mais des signes infra-architecturaux qui font ces façades: typographie, boiseries, drapé d'un rideau derrière une vitre, carreaux de faïence, rebord des fenêtres, couleur (une façade de faïence rouge), stores (ces stores jaunes et bleus et la bordure du trottoir bleue !...), etc. Il y a peu de reflets dans les devantures, très peu de transparences ou alors dans une grande minceur de champ.

Parfois l'espace est montré autour, notamment dans les villas, mais ne saurait se dilater jusqu'à exprimer ne serait-ce que l'ébauche d'un paysage. C'est seulement un coin ouvert, un ciel vide en aplat, un bosquet qui prolonge la platitude d'une façade, la chute d'un élément de la construction voisine venant faire écho aux matières et couleurs de ce que nous voyons d'abord. En fait, toute profondeur, toute perspective sont annulées: Lefever travaille à annihiler le sentiment du volume. La structure de ces façades est très géométrisée surtout par le point de vue photographique, la distance que se donne le photographe. Surfaces rectangulaires qui s'accolent les unes aux autres, exceptionnellement reflets anguleux dans les vitres qui en fait soulignent les emboîtements de surfaces. Les ciels eux aussi entrent en jeu comme surfaces verticales redressées face à nous. Quoi qu'il arrive avec Lefever, d'où que nous «prenions» ses photographies, elles nous ramènent à l'extrême simplicité de ce plan vertical en face duquel nous sommes.

## **Précédents**

Il y a longtemps déjà, vers 1925, Eugène Atget photographiait à Paris les devantures de magasins, mais le plus souvent en oblique et surtout ramenant toujours sur la vitre la vision transformée du paysage urbain, procédure donnant une profondeur en miroir très étonnante. Bien avant encore, en 1859, Baldus, avec sa *Gare de Toulon*, nous montre un face à face qui est une métaphore du paysage industriel naissant venant s'interposer entre la nature et nous. Walker Evans, très souvent, laissait dans les marges de ses façades quelques signes de paysage, un arbre et un horizon par exemple. Magnifiquement, Henri Cartier-Bresson, dans sa photographie *Marseille 1932*, semble accumuler toutes ces strates: le reflet, le paysage mais dans un miroir, la répétition, l'industrie.

On peut aussi remarquer tout ce que la photographie de Lefever doit à Mondrian et combien elle recèle en elle de traces se référant à diverses expériences artistiques de ces trente dernières années. Comme si pour lui, comme beaucoup d'autres, les pages du minimalisme et de l'art conceptuel étaient définitivement tournées car intégrées dans l'inconscient collectif. C'est cet inconscient qui remonte chez Lefever.

Nous pourrions aussi convoquer avec délices une culture vernaculaire plus proche de notre quotidien, celle plus obscure telle qu'elle nous est montrée dans ces hallucinants ouvrages publiés par Charles Massin dans les années soixante. Dans *Devantures de magasins*, le face-à-face n'est jamais assumé, l'oblique étant là pour donner un semblant de volume, de profondeur, de perspective. «Architectures» que nous devons encore assumer dans notre quotidien.

### **Avant le vide**

Toute cette culture laisse à penser, mais nous sentons autre chose chez Lefever. Nous nous sentons convoqués dans un espace virtuel extrêmement mince et fragile. Ces façades sont des murs contre lesquels nous sommes plaqués, Lefever nous y projette. Cette façade qu'il nous oppose est pourtant et avant tout silencieuse et immobile, le photographe n'utilise pas des effets de projection vers l'avant, ce qui forcerait l'évidence. Derrière une façade, il y a autre chose, ce qui est caché, masqué, l'envers du décor, les secrets enfouis. Tous ces effets d'aplatissement ne peuvent que nous laisser imaginer un espace derrière le mur, mais un espace vide où l'architecture s'est effondrée. Dans le plein de cette image auquel nous sommes acculés, nous sommes au bord du vide, contre un mince décor de carton pâte. C'est une clôture aux deux sens du terme, celle d'une palissade et celle d'une culture convoquée mais disparue et enfuie. Qu'y a-t-il derrière ? Là s'expriment toute la retenue et toute la pudeur de Lefever. Pas de grand format qui nous convoquerait émotionnellement dans cet espace si mince. Des photographies petites comme des maquettes de décors qui nous laissent le loisir de regarder et penser. Penser aux espaces glacials de Lynn Cohen ou aux terrains vagues de Lewis Baltz. Lefever comme eux tourne le dos à la ville. Ces façades, ces murs, sont les minces parois qui nous rattachent encore à notre passé millénaire avant que l'univers de consommation qu'on nous promet n'engloutisse toute conscience humaine. Il me paraît très significatif que ce soit ces objets sans architecture, ces derniers vestiges appauvris et dégradés de ce que Baudelaire appelait le génie français que Lefever dresse avant le vide.